

quand le texto d'un contact inconnu avait annoncé un bal sauvage quelque part dans Marseille...

La porte était décatie et taguée, la sonnette ne déclencha qu'une plainte aphone. Pourtant, au travers, des rythmes familiers firent sauter son pied en cadence. Elle s'entrouvrit enfin et déjà une bouffée de bonheur l'enveloppa. La jeune femme qui tenait la poignée ne lui demanda rien d'autre que d'entrer rapidement. Il ne se fit pas prier. Ils descendirent quelques marches et à chacune les cris de joie d'un cercle circassien l'accompagnaient.

La salle était assez grande pour accueillir 100 personnes, difficile à juger dans la pénombre que seuls les projecteurs de la scène éclairaient. Ils devaient être le double dans cet ancien resto devenu squat, des tags sur les murs en témoignaient. Au fond luisait la silhouette des trois musiciens de Bal Barbare et leurs instruments : Diato, violon et didgeridoo.

Les mains qui frappaient la cadence le happèrent bientôt dans une spirale hilare. La cavalière qui le saisit alors pour un swing décoiffant finit de l'accompagner de la peur au bonheur.

Il était enfin dans un bal folk après six mois d'interdits, restrictions et autres humiliations d'uniformes zélés. Il n'en était pas fier pour autant, soulagé seulement de constater que la gaieté n'avait pas filé ici-bas. Elle était bien là après des mois d'annonces morbides, de décomptes anxiogènes, de morts et de malades en réa.

Quand le cercle s'acheva, une jeune ado lui tapa sur l'épaule.

– Bienvenue au joyeux « cluster-bal » ! qu'elle lui balança.

S'il sourit jaune sur le coup, c'est un éclat de rire irrépressible qui s'empara de lui ensuite.

– Et merde ! qu'il lui répondit en la prenant par la taille pour une scottish collée serrée dont seule la jeunesse a le secret de coutume.

Dans la liesse, saisir ce jeune corps sain en apparence, lui offrait le piment d'une roulette russe. Quelques millions de virus déjà occupaient peut-être les fosses nasales de la belle.

« Il faudra apprendre à vivre avec ce virus ! » qu'ils disaient à la radio !

Ben voyons ! Ce n'est pas comme ça qu'il voyait la chose désormais. Pied de nez aux flics, aux délateurs, aux donneurs de leçons, aux vengeurs masqués !

« Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour les autres » qu'ils disaient encore.

Ni pour moi ni pour les autres ! J'ai hélas passé l'âge de la grâce virale, je suis de sa tranche d'âge cible et si je dois succomber que ce soit en dansant ! Et si je dois transmettre que ce soit à un jeune, pensa-t-il, soudain euphorique.

Dans l'intro de la scottish de « Bal Barbare », le didgeridoo émettait un son sinistre et grave. Une menace subite planait sur la salle quand pieds et jambes impatientes n'attendaient qu'une libération : deux pas de polka puis 4 pas sautés. Dans les bras de la jeune danseuse, ce furent 8 temps délicieusement chaloupés et 4 minutes de pure félicité.

Il avait envie de pleurer, il avait envie de l'embrasser la

gamine. Ho ! Sur la joue comme un père à sa fille...

Il était entré en bal et la fête pouvait commencer, de ronds en andros, de rondes paisibles en branles de Noirmoutier déjantés, de valse légères en polkas débridées, de congos de Captieux joyeux en hanter-dros sévères, de bourrées Derviches tourneurs en gavottes de l'Aven planantes, de fandangos bondissants en ronds d'Argenton pépères. Quatre heures de pure grâce s'annonçaient quand en même temps dans la sinistre nuit « couvre-feu » du vieux port, s'égrainait la litanie des sales gueules en uniformes : « Vos papiers ! »

Il dégusta chaque seconde, chaque morceau du groupe et chaque danse.

Il y avait dans la musique de Bal Barbare quelque chose d'hypnotique. Étaient-ce les vibrations du didgeridoo ou la manière à l'accordéoniste de jouer avec le soufflet du diato ou bien la mélodie envoûtante qui sortait du violon ? Dans la moiteur ambiante, il se laissa envelopper par les sonorités parfois suaves parfois glaciales du groupe vedette du soir.

Il ne savait ce que serait demain. Les faux prophètes experts en rien comme les médecins censeurs du quotidien ne l'inspiraient guère, même si un hirsute professeur marseillais avait ses faveurs. Sûrement parce que la pensée optimiste de ce dernier le caressait dans le sens du poil. Peut-être aussi parce que les gueules de premier de la classe des « autorités » le gavaient.

Dans ce bain viral et musical, il allait sans masque, de danse en danse, de corps en corps et de main en main. Pourtant, quel bonheur que ces gestes barrière à l'ennui et la morosité !

C'était quelques heures plus tôt. On pouvait tout espérer alors, même de retrouver sain et sauf le couple d'infirmiers disparus.

Le magma nauséabond de corps enchevêtrés, laissait dépasser, là une main livide, là une jambe, là une touffe de cheveux.

La masse gluante de chair frémissait comme si elle vivait. Barin et ses subordonnés, un mouchoir sur le nez, restaient sidérés, pas moins que les hommes de l'IJ en retrait, alertés par le spectacle morbide.

Ils en avaient vu des saloperies dans leur carrière, mais là, à l'arrière de cette caisse disloquée, ce magma poisseux aux effluves de cadavre, on entrait dans une autre dimension de l'horreur. Du gore elle passait au théâtral puis au show immonde, sous la lueur stroboscopique des gyrophares.

Soudain, un poing jaillit de la gélatine glauque avec le poignet serti de menottes qu'une autre main liée aux bracelets suivait. Un visage familial émergea enfin. La meute horrifiée des pandours fit un pas en arrière, sauf Barin.

La voix étouffée de Pat fusa enfin entre deux haut-le-cœur.

— Je la tiens, patron !

Elle la tenait, disait-elle. Sacrée gamine ! pensa le commandant aux larmes. Sans la peste, il l'aurait presque embrassée.
